

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 30

Artikel: Maria : mémoires d'une jeune fille : [suite]
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous connaissez, M. le rédacteur, la petite salle du musée Arlaud, celle des aquarelles, des aquatintes et des repoussés. Divisez-la par la pensée en trois cabinets, à l'aide d'un triple paravent. Suspendez à chaque paravent, trois ou quatre tableaux, vous aurez l'exposition de Lucerne, qui doit entretenir chez les amis des arts, etc.

J'étais fier d'être Vaudois, M. le rédacteur, lorsque je sortis de l'exposition lucernoise et mon ami partageait mes sentiments. Quant au mérite des tableaux, mêmes observations qu'à Lausanne; paysages impossibles, membres disloqués, en un mot l'école nouvelle, avec ses aberrations et ses prétentions à l'originalité.

A défaut de bons tableaux, nous avons eu à Lausanne beaucoup de tableaux; c'est déjà quelque chose.

Une remarque générale que nous ne voulons point omettre et qui nous fait craindre pour l'avenir de la peinture, c'est, dans la plupart des œuvres exposées, l'absence totale ou partielle (je parle en maître d'école) de goût.

Qu'est-ce que le goût? je ne me chargerai pas de le définir; mais je sens fort bien ce qu'il n'est pas, je sens ce qui le choque. Ainsi, M. B****, ces deux cornes qui menacent le ciel dans votre embouchure de la Dranse, ce gouvernail rouge, choquent le goût. Pourquoi? Je l'ignore. Ainsi, M. L****, la batterie de cuisine au premier plan, c'est vrai, c'est exact, mais cela choque le goût.

Ayez toutes les qualités possibles; peignez comme un ange, fondez merveilleusement vos couleurs, composez artistiquement vos groupes; sans goût tout cela n'est rien.

Je ne parle point ici du goût individuel, mais de ce sentiment général du beau qui existe même dans les âmes moins cultivées, sorte d'instinct, de reflet de l'éternelle harmonie, que tous les hommes possèdent et qui préside à leurs jugements en matière artistique.

Vous êtes bien impertinent, répondront les artistes, vous prétendez avoir plus de goût que MM. B**** et L****; c'est outrecaudant. Eh! non, je ne le prétends point; ces Messieurs ont cent fois plus de goût que moi. Seulement, au lieu de suivre ce que leur indiquait leur goût, au lieu de peindre comme ils savaient peindre, ils se sont écartés des sentiers battus, et ont voulu faire de l'originalité.

Dans une prochaine lettre, M. le rédacteur, nous parlerons de l'originalité.

Tout à vous,

Maria.

Mémoires d'une jeune fille.

III

Ma mère remercia le Ciel de nous avoir données l'une à l'autre; et, toutes deux, nous sentîmes en nous renaître le calme et la paix. Bientôt ma mère se leva, et armée d'une nouvelle force et de résignation elle rentra dans la cabane de la misère.

Nous avons crain, fort mal à propos, que mon père nous

poursuivit. Il gisait à la même place où il était tombé. Il dormait à terre de ce sommeil de plomb qui est propre aux ivrognes, et qui leur donne, en tout, la tournure d'un cadavre. Ma mère eût désiré l'enlever de là et le transporter sur son lit, mais nos forces étaient insuffisantes pour cette tâche. Nous dûmes nous contenter de lui glisser un oreiller sous la tête, après quoi ma mère se remit au lit et me prit auprès d'elle, ne voulant point se séparer de moi durant le reste de la nuit.

Je m'endormis dans ses bras.

Vers le matin, des sanglots déchirants nous réveillèrent. Nous nous frottâmes les yeux et vîmes mon père pleurer devant le lit, la tête appuyée sur le bord. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

— Pour l'amour de Dieu, Pierre, qu'as-tu? lui demanda ma mère en lui mettant la main sur la tête.

— Ne me le demande pas, femme! répondit-il sans se lever, ne me le demande pas! Je suis un monstre! un chien! Un loup vaut mieux que moi!

En disant ces mots, il fut pris d'un nouvel accès de désespoir, plus fort encore que le premier. Ma mère lui parla avec douceur et affection; elle l'assura qu'elle avait oublié la scène de la nuit, et que, de plus, elle regrettait de l'avoir repoussé avec trop de violence. Elle l'invita à se calmer, et lui dit que si des regrets sincères pouvaient faire revivre en lui le bon, le laborieux, l'honnête Pierre d'autrefois, elle remerciait Dieu des épreuves si pénibles qu'elle avait endurées. Ce ne fut que sur ces assurances que mon père se releva, et jamais je n'oublierai l'expression de profond repentir que je vis répandue sur ce visage que tant de passions avaient défiguré. Ce visage était littéralement baigné de larmes. Des sanglots convulsifs ne lui permirent d'abord de proférer aucune parole. Ce ne fut qu'après un long silence qu'il s'écria: « Tu ne sais pas tout, Marie! tu ne sais pas tout! Vois-tu, je suis un chien, une bête carnassière, car j'ai voulu vous tuer toutes deux, tandis que vous dormiez, je l'ai voulu! » A l'ouïe de ces paroles, je sentis ma mère frissonner; elle me serra encore plus étroitement. Mon père poursuivit: « Une soif dévorante m'a réveillé. En ouvrant les yeux, je n'ai pas su d'abord où j'étais, mais quoique mon cerveau fût embrouillé, je ne tardai pas à me rappeler ce qui s'était passé entre nous dans la nuit. A ce souvenir, je me sentis pris d'une seconde soif, plus violente encore que la première. Cette seconde soif était celle de la vengeance. Je me glissai d'abord hors de la chambre pour désaltérer la première. Quant à la seconde, je voulais l'assouvir et la savourer à loisir. Lorsque je rentra, j'avais déjà médité mon coup. Je pris le coussin que tu m'avais glissé sous la tête et m'avançai pour vous étouffer toutes deux avec. Encore un pas... Je jetai un dernier regard pour bien voir comment vous étiez placées dans le lit, afin d'attraper juste. Le front me brûlait; un feu dévorant circulait dans mes veines, et j'étais là... me sentant abandonné par mon dernier bon sentiment. Hagard, écumant, je vous lance un regard de travers; mais, si prompt que ce regard eût été, votre image avait passé dans mon âme. Je vis sur ta physionomie l'expression du malheur supporté avec un cœur innocent et calme. Ces traits flétris par le chagrin, c'était ma mauvaise conduite qui les avait empreints sur ta figure. Le calme qu'on lisait à côté de la douleur, c'était le reflet de ton âme douce et innocente. Et notre petite Marie qui dormait dans tes bras, le sourire de l'innocence sur les lèvres, et le rouge du sommeil sur les joues. Le cœur me manqua. Toutefois le tentateur essaya de m'amener au crime par une autre voie. Il me souffla à l'oreille: « Fais maintenant, par amour, ce que tu es devenu incapable d'accomplir par vengeance! que vont devenir ces deux créatures malheureuses, infortunées? Ne vaut-il pas mieux leur donner la mort de suite, plutôt que de les abreuver lentement de désespoir et de misère! » A cette idée, je soulevai rapidement le coussin... encore deux secondes et c'en était fait de vous...

(La suite au prochain numéro.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.